

les 10 ans d'Angoulême

par Nicolas Verry

Le Salon de la BD d'Angoulême a fêté avec éclat son dixième anniversaire, les 28, 29 et 30 janvier; la Joie par les livres était présente, intéressée par cette manifestation devenue en dix ans une institution. Si le bilan, en effet, est manifestement positif, c'est surtout le tournant pris cette année qui retient l'attention : au-delà de son rôle de foire commerciale saisonnière, Angoulême devient un foyer permanent, et national, de la bande dessinée.

Le musée de la ville, déjà ouvert à la BD (acquisition d'originaux, de documents anciens), devient le premier musée français de la BD. Un Centre national de la bande dessinée se met en place et, depuis le mois de mars, un atelier-école expérimental de BD accueille une trentaine d'étudiants. Un Centre de documentation et de recherche a été créé, qui bénéficiera d'un exemplaire du dépôt légal pour tout ce qui concerne la BD.

Ces mesures ont été annoncées par le ministère de la Culture à la veille du salon; elles prévoient également une aide à la création, un soutien économique à l'édition, une protection sociale des auteurs de BD, un renforcement de la législation sur la propriété littéraire, et un aménagement de la loi de 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Les prix du salon

Le palmarès d'Angoulême 83 a été proclamé au cours du salon, sous la présidence de Paul Gillon, et en présence de Claire Bretécher (lauréate du prix spécial 10^e anniversaire). Le Prix de la ville d'Angoulême a été décerné à Jean-Claude Forest (qui présidera donc le jury de l'année prochaine). Le prix Alfred 83 à *Flic ou privé*, de Munoz et Sampayo (Casterman); l'Alfred Presse aux séries *Ardeur* et *Ranxerox*, parues dans le quotidien *Libération*; l'Alfred Avenir à Thierry Clavaud, enseignant parisien; l'Alfred Fanzine à *Dommage*, publié par l'association Culture et BD de Confolens (Charente); l'Alfred Enfant, dont le jury est composé d'enfants, à *L'étalon noir*, de Fauré et Genin (Hachette), adaptation du roman paru en Bibliothèque verte.

Pour préparer l'Alfred Avenir 1984, deux sélections vont avoir lieu, au début des mois de juin et d'octobre; les créateurs de BD amateurs

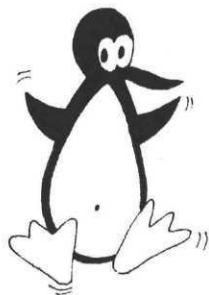
sont invités à envoyer trois planches de même format, avec un script, à la Maison de la BD, B.P. 233, 16007 Angoulême cedex.

Point de vue

Au lendemain d'Angoulême, nous avons demandé à Jean-Pierre Mercier, bibliothécaire à la section jeunesse de la bibliothèque Faidherbe, à Paris, et spécialiste de la bande dessinée, de nous communiquer ses impressions personnelles. Jean-Pierre Mercier a publié dans notre Revue n° 85-86, septembre 1982, un article « En attendant un renouveau de la BD pour enfants », et dans *Livres de France*, n° 38, janvier 1983, un répertoire qui présente cent cinquante héros de BD, avec leur auteurs et leurs éditeurs.

Jean-Pierre Mercier : Il y a eu cette année, à Angoulême, plus de monde que jamais, et une « couverture médias » redoutable; ce n'est plus simplement un phénomène de société, un phénomène culturel, cela devient aussi une affaire d'Etat. Tout le monde se rend compte, alors que la crise touche l'édition, que c'est un des rares secteurs qui soit commercialement porteur, qui ait de l'impact. Au niveau des éditeurs, ainsi que de la politique actuelle du ministère de la Culture, la bande dessinée française est ce qu'il faut promouvoir.

Il y a dix ans, aux débuts d'Angoulême, tout le monde venait, les gros et les petits éditeurs, les fanzines*, pour faire reconnaître la bande dessinée; c'était un acte « militant ». Ensuite, devant le succès, les éditeurs ont compris qu'il y avait un filon à exploiter, et le marché est maintenant très quadrillé.



* Fanzine = fanatic magazine, c'est-à-dire les revues d'amateurs.

La conséquence directe, c'est que la création est en mutation. Pour que le secteur commercial d'une maison puisse tourner, il faut un héros, une série, des albums en couleurs la plupart du temps. On a tendance à rééditer, et à moins publier d'auteurs nouveaux.

La bande dessinée est devenue adulte peut-être à 70 % du marché; mais je crois que les éditeurs commencent à se poser, ou à se reposer, la question de la bande dessinée pour enfants. Un fait significatif, cette année à Angoulême, était la présence en force de Bayard-Presses : ils commencent à se rendre compte de l'importance de la BD pour leur public. Leurs revues *Astrapi* et *Okapi* sont très bien faites, mais la BD n'avait pas jusqu'à maintenant la place qu'elle représente dans la vie des enfants qui, dans leur grande majorité, lisent des BD et regardent la télé.

Le problème, à Angoulême, c'est l'affluence et le commerce. Il est difficile d'être à son stand, faire des dédicaces, essayer d'ameuter la presse, répondre aux interviews, rendre la monnaie, et en même temps traiter des affaires avec des gens venus de Hollande, d'Italie ou des Etats-Unis. Il faudrait un festival d'une semaine, avec trois jours réservés aux professionnels.

Yvan Pommaux raconte...

Le jeune Atelier Bayard-Presses était en effet très présent à Angoulême, stand bien situé avec dédicaces en permanence (Wininger, Berthommier, Bernadette Després, Yvan Pommaux...), exposition au Conservatoire de musique, interviews sur Radio-Marguerite, radio locale qui diffusait ses programmes dans les rues de la ville. Yvan Pommaux, venu à l'occasion de la sortie de son premier album de bande dessinée, *Marion Duval et le scarabée bleu*, a bien voulu nous accorder un entretien, entre deux séances de dédicaces.

Est-ce une consécration pour vous d'être à Angoulême en train de dédicacer Marion Duval, par rapport à votre travail précédent, souvent d'ailleurs proche de la bande dessinée?

Yvan Pommaux : Il y avait en effet une velléité; mais je ne considère pas être ici comme une consécration, parce qu'il y a des livres que j'aime bien parmi ceux que j'ai faits avant (comme *Violette, la princesse triste*, les Corbillo, les Lola), et que je trouve plus aboutis dans l'esprit du livre pour enfant que *Marion Duval* ne l'est dans l'esprit de la bande dessinée.

Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de dessiner; les textes m'ont toujours donné du mal. Avec la bande dessinée, je suis très à l'aise : j'adore faire des dialogues, et mettre dans le des-

sin tout ce qui est du domaine de la description, de l'atmosphère, de la situation. Même si j'aime bien *Violette, la princesse triste*, je n'ai pas l'impression que c'est vraiment moi qui l'ai écrit.

Dans un J'aime lire, vous êtes bien obligé de faire un texte; cela ne doit pas vous satisfaire totalement?

Y.P. : J'ai un mal de chien à faire tenir une histoire en quarante pages; je suis tout le temps obligé de raccourcir, et il y a des passages que j'aime bien qui sautent. Mais comme je ne tiens pas essentiellement à mes textes, ça ne me pose pas des problèmes terribles.

Quand vous avez fait le scénario pour Marion Duval, vous avez écrit au départ une histoire style J'aime lire?

Y.P. : Non, j'ai dessiné toute l'histoire en croquis; d'ailleurs, quand j'écris un texte, c'est parce que j'ai d'abord les images. Je suis illustrateur, et auteur occasionnel.

Et cela ne vous tente pas d'illustrer les textes de quelqu'un d'autre, comme vous l'avez fait à l'origine?

Y.P. : Plus maintenant; je n'aime pas écrire, mais j'aime inventer des histoires. Quand je fais des textes, j'essaie toujours d'être concis, percutant. Mais dans *Violette, la princesse triste*, il y a un texte volontairement ampoulé, en contradiction avec l'image : quand le paysan fabrique une flûte, il y a une grande envolée lyrique, et sur l'image en face, on voit qu'il en bave, se blesse un doigt.

C'est perçu des enfants?

Y.P. : Je ne sais pas, mais je trouve que ce n'est pas une raison pour ne pas le faire.

Vous avez des contacts avec les enfants?

Y.P. : Je suis allé pp parfois dans des classes, mais cela ne m'apporte pas grand-chose; je ne travaille pas en fonction de ce que vont penser les enfants. Il y a des auteurs, des éditeurs, qui testent les textes auprès des enfants, et les modifient d'après leurs réactions. Cela me semble un nivellement par le bas regrettable. En plus, on ne peut pas être sûr de ce qui passe bien. A *J'aime lire*, ils testent avec les enfants, mais n'obéissent pas servilement à cette technique. Et ce qui est intéressant pour un auteur, un illustrateur, c'est de faire précisément ce que le public n'attend pas, que ce soit des adultes ou des enfants.

Vous abordez des sujets ambitieux : par exemple, le premier Lola, La destinée de la famille Campagnol depuis la naissance du châtaignier jusqu'à nos jours, c'était sur le temps?

Y.P. : Le temps qui passe, et le sens de l'Histoire.

Je n'ai pas d'intentions précises au départ, simplement des choses dont j'ai envie de parler. Et c'est bien de choisir des sujets ambitieux quand on s'adresse aux enfants, parce que cela oblige à décanter, à aller à l'essentiel, à être simple et, en étant simple, à approfondir.

J'aimerais savoir qui vous êtes, ce que vous avez fait jusqu'à maintenant.

Y.P. : Je suis né à Vichy, dans l'Allier, en 1946. Je suis allé au lycée jusqu'au bac, puis j'ai fait deux ans de beaux-arts à Bourges, ce qui ne compte pas pour grand-chose. Après, j'ai nagé tout seul ; j'ai fait différents boulots pour gagner ma vie. J'ai toujours essayé de dessiner, quelques dessins ont paru. Puis j'ai travaillé comme maquettiste à l'Ecole des loisirs. Ensuite, je me suis mis à mon compte, j'ai commencé à faire des livres pour eux, puis pour d'autres éditeurs. En fait, c'est par hasard que j'ai trouvé le créneau du livre pour enfants ; cela m'a intéressé, et j'ai approfondi.

Quand vous avez commencé à dessiner, aviez-vous des références dans l'illustration, des souvenirs d'enfance ?

Y.P. : Mes références, c'est carrément Hokusai, ou Jean Fouquet, enlumineur tourangeau de la Renaissance injustement méconnu ; il est seulement connu pour avoir fait le portrait de Charles VII, mais il a surtout enluminé, donc illustré, énormément de livres d'heures. Autrement, du côté des livres d'enfants, je ne vois pas d'influences précises, à part peut-être Windsor McCay et *Little Nemo*, pour le graphisme, et Hergé – j'ai lu et relu les Tintin.

Vous êtes minutieux, et cela apparaît dans vos goûts.

Y.P. : Ce que je fais est minutieux, parce que j'essaie d'être très clair. A *Astrapi*, ils ont reçu des lettres d'enfants satisfaits parce que le dessin de *Marion Duval* est lisible, clair, et c'est tout ce que je veux. Si un personnage doit brûler une lettre et que cela ait un intérêt primordial dans l'histoire, je voudrais qu'on ne puisse pas se tromper, et c'est ce qui me pousse à être précis.

C'est la première fois que votre femme collabore à vos dessins par la mise en couleur ?

Y.P. : Il y a longtemps qu'on s'est aperçu que je ne savais pas colorier, et petit à petit Nicole a fait la couleur.

Nicole Pommaux : J'ai fait la couleur des Lola, des « J'aime lire ».

On voit en effet une différence par rapport aux premiers albums, comme L'aventure. Et La dinde de Noël, c'était qui ?

N.P. : C'était moi, mais il y a eu un problème d'impression ; je l'avais prévu en quadrichro-

mie, et ça a été fait en trichromie ; le résultat est très bizarre !

Y.P. : Maintenant, il est temps de réparer l'injustice, et de dire que Nicole fait la couleur depuis pas mal de temps.

Ça apporte un raffinement supplémentaire ; les Lola, par exemple, sont de très jolis petits livres.
N.P. : J'ai l'impression que l'on voit que la couleur est féminine, par rapport aux BD qu'on voit dans les stands, et qui sont presque toutes masculines.

Y.P. : Cela va dans le bon sens, je trouve, depuis que Nicole fait la couleur, parce que j'essaie de creuser les personnages, de ne pas les faire manichéens ; ils ont à la fois des côtés masculin et féminin.

Vous avez fait quelques albums pour les éditions d'Utopie. Quel était votre type de collaboration ?

Y.P. : J'étais auteur, mais comme ce sont des amis, qu'ils ont des difficultés financières, j'ai abandonné mes droits d'auteur. C'est à Utopie que j'ai inventé Lola, et Nicole a fait également quelques livres pour eux.

N.P. : J'ai illustré deux livres, *L'histoire du Français*, de Guillemin, et *Aliocha*, de Philippe Longchamp.

Allez-vous continuer à travailler pour eux ?

Y.P. : Je ne pense pas, car ils sont tout de même limités, au point de vue techniques d'impression, photogravure, etc. ; on peut tirer parti d'un procédé artisanal, mais ce n'est pas tellement dans le sens où je vais. Et maintenant, je suis décidé à faire des bandes dessinées, et cela prend énormément de temps, même à deux. Nous préparons la suite de *Marion Duval*, qui paraîtra à partir de septembre dans *Astrapi*, et nous avons deux nouveaux Lola pour bientôt.

Hergé est mort...

Avec la disparition d'Hergé, le 3 mars dernier, c'est toute la bande dessinée francophone qui se retrouve orpheline. Nous l'avons constaté à Angoulême : la figure d'Hergé reste la grande référence du monde de la BD, plus encore, peut-être, aujourd'hui qu'il y a une quinzaine d'années.

Casterman, l'éditeur d'Hergé, réédite à point nommé l'indispensable ouvrage Tintin et moi, entretiens de Numa Sadoul avec Hergé en 1975, quand celui-ci réalisait son ultime album Tintin et les Picaros. Et le même éditeur annonce la parution prochaine de Etes-vous tintinologue ?, pour les fans de Tintin.

N.V.